

Éditorial

HERVÉ BENOIT
RÉDACTEUR EN CHEF

À qui appartient l'objet de recherche ? C'est la question que pose Chantal Lavigne dans le titre qu'elle a donné à un article paru dans la *Nouvelle revue de psychosociologie* (Lavigne, 2007). En France, dans le domaine de la recherche sur le handicap, ce sont en effet très majoritairement des experts valides qui conduisent les recherches sur les personnes handicapées, et si d'aventure l'un ou l'autre parmi eux se trouve impliqué personnellement à un niveau familial (enfant, parent, fratrie), et qu'il en soit fait mention, son objectivité, sa légitimité même de chercheur sont dès lors entachées d'un soupçon, celui de la subjectivité, voire pire encore, celui d'une « *subjectivité souffrante* » (*ibid.*, p. 33), qui renvoie à la position toujours surplombante du soignant sur le patient, indissociable d'une représentation médicalisée du handicap. Malgré l'effet de rupture des travaux de Bernard Mottez, qui, par sa posture de proximité au regard de la communauté sourde, a mis au jour l'appropriation par les entendants d'une supposée *souffrance* des sourds pour mieux les assigner à la réparation de leur *déficit auditif* et leur dénier leur identité culturelle, l'idéologie de l'extériorité objective du chercheur et le principe académique de la séparation du sujet observé et du sujet observant continuent de prévaloir, comme si le fait d'être valide et entendant ne constituait pas, lui aussi, une position subjective.

Ne faut-il pas voir dans cette captation de la recherche l'une des formes de cette « *exclusivité du patrimoine humain et social* » (Gardou, 2012, p. 38), dans laquelle résiderait le premier des obstacles s'opposant à une société inclusive ? Pour Howe (2009), il est temps pour le chercheur d'abandonner son point de vue privilégié de chercheur expert et de gommer la disjonction entre l'observateur et l'observé. Il convient de collaborer avec les acteurs pour comprendre plutôt que de les observer. Une telle démarche relève d'une éthique de la recherche qui « *décolonise les participants de l'étude [et] conduit à prendre soin de ces voix asservies à des protocoles de recherche* » (Goodwin et Standal, 2012, p. 35).

C'est pourquoi il est si important de promouvoir ce que Pierre Schmitt nomme dans sa contribution au dossier de ce numéro (p. 24) « *Deaf Studies made in France* », au sens où il s'agit d'écrire « *à propos des personnes sourdes [...] le portrait des vies qu'ils vivent, de leur art et performances, de leur parler quotidien, de leurs*

mythes partagés et des leçons qu'ils s'enseignent les uns aux autres » (Padden & Humphries, 1988, cité par Schmitt). En portant leur attention sur les aspects sociaux et culturels de la vie des sourds, Bernard Mottez, Cyril Courtin, Yves Delaporte ont pris une part déterminante à la naissance de ce courant de recherche qui s'attache à une vision de l'intérieur, à l'instar de celle de l'historien et anthropologue Nathan Wachtel qui, comme le soulignent dans ce numéro Yann Cantin et Florence Encrevé, proposait de « *se détacher du point de vue historiographique traditionnel européen, pour présenter la conquête espagnole vue "de l'intérieur," par les populations du Pérou et du Mexique* » (p. 29-30).

Les multiples tensions qui traversent cet *intérieur* des communautés sourdes sont l'un des objets de recherche et renvoient dans nombre de pays, et notamment en France et au Brésil, à l'ambiguïté des politiques publiques qui peut parfois même confiner à l'injonction paradoxale : ainsi la dualité des discours auxquels sont confrontés les personnes sourdes peut-elle conduire, en cas d'implant cochléaire, à une véritable fracture identitaire assignant la personne à un « *non lieu* » entre sourds et entendants (Corcini et Thoma, p. 120 du dossier). L'espace scolaire est loin d'être épargné par ce qui peut être considéré comme un *malentendu organisé*, lorsque l'enseignement est dispensé de manière orale et que des signes sont greffés sur la structure linguistique du français. La syntaxe de la langue des signes est alors faussée et la communication visuogestuelle dénaturée. L'utilisation dans le cadre pédagogique du français signé et du *bimodalisme* proclamé n'est alors que le masque de l'oralisme et contribue à la confusion et au déni linguistiques, culturels et identitaires.

Bonne lecture

Références

GARDOU (C.), *La société inclusive, parlons-en ! Il n'y a pas de vie minuscule*, collection « Connaissances de la diversité », Érès, 2012, 170 p.

GOODWIN (D. L.) et STANDAL (Ø. F.), « La recherche au service d'une éthique de la pratique des activités physiques adaptées », *La nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 58, p. 27-38.

HOWE (P.D.), "Reflexive ethnography, impairment and the pub", *Leisure Studies*, 28, 2009, 489-496.

LAVIGNE (C.), « À qui appartient l'objet de recherche ? Penser l'implication du chercheur dans son objet : le handicap (surdité) », *Nouvelle revue de psychosociologie*, 4, 2007, p. 23-39.

PADDEN (C.), HUMPHRIES (T.), *Deaf in America. Voices from a Culture*, Harvard University Press, Cambridge, 1988.